

Ximandono plus joyeux de ce mauvais office qu'il avoit rendu aux Chrétiens que s'il eût gagné un Royaume, écrivit aussi-tôt au Pere Valignan d'un stile fier & arrogant, que Dayfusama luy commandoit de rappeler tous ses Religieux à Nangasacki, & qu'il leur défendoit d'en sortir. Cette Ordonnance fut un coup de tonnerre qui ébranla tout le Ximo. Les deux Rois d'Arima & d'Omura, qui estoient alors à la Cour, employèrent tous leurs amis auprès de Dayfusama pour la faire revoker. Ils luy firent entendre qu'estant Chrétiens de naissance & enfans de Princes Chrétiens, dont les Sujets estoient Chrétiens comme eux avant l'Edit de Taycosama, ils aimoient mieux qu'on leur ostast la vie, que de leur oster leurs Eglises.

Ils luy apporterent quantité d'autres raisons qui firent impression sur son esprit. Il demande donc à ceux qui parloient en leur faveur: *Si je leur permettois de vivre en Chrétiens & d'avoir des Eglises dans leurs terres, m'en feroient-ils gré? Plus, luy répondit-on, que si vostre Majesté leur donnoit plusieurs Royaumes. Hé bien, ajouta Dayfusama, dites leur de ma part, que je leur permets à eux & à leurs Sujets de vivre dans leur Religion, & de bastir autant d'Eglises qu'ils en voudront.*

Dom Protais Roy d'Arima ayant appris cette nouvelle, dépêcha aussi-tôt un Courrier à Arima pour en donner avis aux Peres. Il arriva justement le jour que Ximandono avoit assigné pour abatre toutes les Eglises, & lors même que les ouvriers commençoient à découvrir le toit de celle d'Arima. Il ne put se rendre si-tôt à Omura, qu'il n'y en eût quatre démolies. Les deux Rois allerent aussi-tôt remercier Dayfusama, qui leur confirma la grâce qu'il leur avoit accordée en leur absence, avec beaucoup de marques d'amitié.

Ximandono fit encore une tentative, qui ne luy réussit pas mieux que les précédentes, & qui même le mit mal dans l'esprit du Prince, ce qui l'obligea de quitter la Cour, & d'aller prendre possession des Isles d'Amacusa. Il trouva les habitans qui estoient Sujets de Dom Augustin, presque tous Chrétiens: Et parce que Dayfusama avoit permis à ceux d'Arima & d'Omura de vivre selon leur Loy, il ne voulut pas tourmenter les siens, mais pria le Pere Visiteur de luy envoyer des Prestres pour les assister. Le Pere qui se défioit de ce grand fourbe, fit assez long-temps difficulté de luy accorder ce qu'il demandoit: Mais voyant qu'il protestoit de vouloir bien vivre avec les Religieux de la Compagnie & avec

tous les Chrétiens, Il luy en envoya quelques-uns aux conditions suivantes. La première, que toutes les Eglises & les maisons qu'ils avoient du vivant de Dom Augustin leurs seroient rendues. La seconde, qu'il leur seroit permis de rétablir celles qui avoient esté ruinées, & d'en bâtir de nouvelles. La troisième, que leurs Eglises & leurs maisons seroient exemptes de toutes sortes de Charges, services & contributions. La quatrième, que ni luy, ni ses Officiers n'inquieteroient en aucune manière les Chrétiens, en ce qui regarde le service de Dieu & l'observation de leur Loy. Ximandono accepta toutes ces conditions & les observa ponctuellement; ce qui nous doit faire admirer la Toute-puissance de Dieu, qui tourne l'esprit des hommes comme il luy plaist, & qui fait servir à ses desseins les plus grands ennemis de sa gloire.

Il en parut un cette année 1602. qui ravagea la vigne du Seigneur comme un sanglier feroce qui ne respire que le sang & que le carnage. Ce fut Canzagedono le grand ennemi de Dom Augustin, & qui obtint après sa mort son Royaume de Fingo, où il y avoit, comme nous avons dit, plus de cent mille Chrétiens. Il entra en Renard & regna en Lion. Je veux dire que lorsqu'il prit possession de son Royaume, il fit semblant d'estimer & de chérir les Capitaines Chrétiens qui avoient servi Dom Augustin: mais la seconde année de son regne, il leva le masque, & fit éclater la haine qu'il portoit à nostre Religion, comme étant chef de la Secte des Foquexus, qui sont les plus méchans & les plus detestables Bonzes de tout le Japon.

Il se servit d'un moyen tres-pernicieux pour pervertir les gens de sa Cour, qui fut de leur faire signer une feuille de papier, où il y avoit au haut: *Suivent les noms & la signature de ceux qui ont renoncé la Foy Chrétienne, & qui ont promis de n'y retourner jamais.* On menaçoit ceux qui refuseroient de signer cette feuille, de la privation de tous leurs biens, terres & pensions. Dès lors que l'Edit fut publié, tous les Chrétiens protestèrent qu'ils perdroient plutôt la vie, que d'obeir. Le Roy voyant leur resolution, leur dit qu'il les feroit mourir d'une mort plus longue & plus cruelle que celle de la croix, qui est celle de la faim.

Quelques Payens de la Cour du Prince touchés d'une fausse compassion, tâcherent de persuader à quelques Cavaliers Chrétiens, qui estoient leurs amis, de signer la liste, sans cesser cependant d'estre Chrétiens dans le cœur. Quelques-uns dont le nombre fut fort petit, prirent ce parti; d'autres demandèrent du

temps pour y penser. La plupart protestèrent hautement, qu'ils souffriroient plutôt la mort & la perte de leurs biens, que de renoncer à leur Religion, & se disposerent au martyre. Canzagedono ne voulant pas en avoir le démenti, publia un second Edit, par lequel il déclaroit que ceux qui avoient refusé de signer estoient privez de leurs charges & emplois, pensions & revenus. Ensuite il leur fit commandement de sortir de leurs maisons; & défense fut faite à tous les Sujets du Royaume de les retirer, ou loger, de leur donner ou vendre aucune sorte de vivres.

Les Cavaliers Chrétiens après la publication de cet Edit, sortirent fort joyeux de leurs maisons & dressèrent des cabanes de paille, où ils se retirèrent avec leurs femmes & leurs enfans, après avoir congédié leurs serviteurs, de peur qu'ils n'entreprissent leur défense, si le Roy les vouloit faire mourir. Les Peres Jesuites informez de leur misère se déguisoient, les uns en laboureurs, les autres en artisans, pour consoler les affligés, encourager les foibles, relever ceux qui estoient tombez, & exhorter les autres à la persévérance. La persécution dura six mois, jusqu'à ce que Canzagedono fût obligé d'aller à la Cour, & craignant que Dayfusama ne trouvast mauvais s'il les faisoit mourir, il permit à ceux qui avoient refusé de signer de sortir du Royaume; parti qu'ils acceptèrent tres-volontiers. Ainsi ces genereux guerriers se retirèrent, les uns à Omura, les autres à Arima, la plupart à Nangasacki où ils furent receus, logez, assistez & pourvus de toutes les choses nécessaires par l'Evêque & par les Peres de la Compagnie. Cette charité fit un tel effet sur l'esprit de ceux qui avoient signé, qu'ils reconnurent leur faute, quitterent leur pais, se réfugièrent à Nangasacki & furent reconciliez à l'Eglise.

Lorsque Canzagedono fut arrivé à la Cour, il fit de grandes plaintes à Dayfusama des Chrétiens & des Religieux qui les gouvernoient, représentant qu'ils violoient les Loix portées par Taycosama: entr'autres celle qui défendoit à aucun Gentilhomme de se faire Chrétien. Cependant, disoit-il, ces Religieux d'Europe continuent d'en baptiser un tres-grand nombre dans tous les Royaumes du Japon, & récemment à Meaco ils ont fait Chrétien un proche parent de Nobunanga & plusieurs autres personnes de qualité. Dayfusama qui avoit dessein d'empêcher le progrès de notre Religion pour des raisons d'Etat, & ayant appris que cette année 1602. grand nombre de Religieux de trois divers Ordres, estoient arrivez au Japon, ratifia cette même défense, & vou-

lut qu'elle fût publiée dans tous ses Royaumes.

Canzagedono enflé de ce succès, triomphoit de joye, comme un Conquerant qui a remporté quelque grande victoire, & ayant rencontré Jecundono Roy de Bugen dont nous avons parlé, il eut bien la hardiesse de luy dire, qu'on s'étonnoit de ce que n'étant pas Chrétien, il gardoit dans ses terres les ennemis des Dieux; que ces étrangers estoient des esprits broüillons & seditieux, & que ceux qui les retiroient chez eux n'estoient pas amis du bien public. Quoy que Jecundono se sentit piqué de ce reproche, cependant il reprima sa colere, & répondit d'un sang froid, qu'il ne sçavoit pas comment il s'accommodoit de ses Sujets Chrétiens: mais qu'il se trouvoit fort bien des siens, & qu'il les avoit toujours reconnus pour gens de probité & de bonne foy; que les Peres estoient des personnes sages, habiles, modestes & désintéressées, qui faisoient du bien à tout le monde. *Pour moy, ajouta-t-il d'un air de Prince, je n'ay à répondre à personne de ma conduite, & je ne suis pas d'humeur à recevoir des avis.* L'autre continuant sur le même ton & luy disant quelques duretez, Jecundono s'emporta, & mettant la main à l'épée, se jette sur luy d'une grande furie. Canzagedono tire aussi la sienne, & ils s'alloient couper la gorge, si un Gentilhomme de la Cour ne les eût separés.

Peu de jours après, Dieu vengea la querelle de ses serviteurs & reprima l'insolence de Canzagedono: Car une troupe de voleurs ayant esté saisis à Fuximi, on en trouva plus de trente qui estoient couchez sur l'Etat de sa maison. Les uns furent mis à mort, les autres eurent les mains & les pieds coupez. Pour Canzagedono il fut condamné à une grosse amende, pour avoir tenu des scelerats à son service, & par bon-heur il ne s'en trouva pas un seul qui fût Chrétien, ce qui réjoüit extrêmement Jecundono, & luy donna sujet d'insulter à son tour à son ennemi.

Cette année 1602. Dayfusama se trouvant à Meaco pour recevoir les hommages & les presens de tous les Seigneurs de l'Empire, prit le nom de Cubosama, c'est-à-dire General de la Gendarmerie Japonnoise; nom ancien & honorable qu'il voulut faire revivre & qu'il reçut du Dayri avec des ceremonies extraordinaires, suivant l'ancienne coutume du Japon. Après qu'il fut revêtu de cette nouvelle dignité, il alla à Ozaca visiter le petit fils de Taycosama nommé Fideyori, qu'il tenoit enfermé dans

XLI.
Dayfusama
prend le
nom de Cu-
bosama, &
donne nais-
sance à une
persécution.

un superbe Palais, & qu'il faisoit servir avec toute la magnificence possible. Il estoit dans la douzième année de son âge & dans la première de son mariage, avec la petite fille de Dayfusama que nous appellerons désormais Cubo ou Cubosama. Nous avons vu comme Taycosama avant que de mourir voulut qu'ils fussent fiancés en sa présence. Ils furent mariés le mois de Septembre de cette année avec des réjouissances publiques & des magnificences prodigieuses.

Cubosama voulant montrer qu'il estoit un Prince de bonne foy, & qu'il avoit beaucoup de zèle pour la conservation de son petit fils Fideyori, recommanda à deux grands Seigneurs qui en avoient soin & qui estoient Gouverneurs de la Ville, de prendre bien garde qu'il ne fût pas empoisonné, & pour cela, voulut que les Apoticaire d'Ozaca jurassent qu'ils ne vendroient point de poison. Un fameux Idolâtre qui estoit présent luy entendant donner ces ordres, luy dit qu'il y en avoit quantité dans Ozaca qui ne jureroient jamais, suivant la forme du Japon, par les Camis & les Fotoques, parce qu'ils estoient Chrétiens. *Si cela est, dit le Cubo, prenez garde qu'aucun de ceux qui sont auprès de Fideyori ne se fasse Chrétien.*

Les deux Gouverneurs qui portoient une haine mortelle à nostre Religion, esperant ou l'aneantir entierement, ou tirer une grosse somme d'argent de ceux qui en faisoient profession, firent publier à son de Trompe par toute la Ville, qu'il estoit défendu à tous les habitans de se faire Chrétiens sur peine de la vie & de la confiscation de leurs biens. Cette proclamation causa de grands troubles dans Ozaca : Les parens & amis des Chrétiens les pressoient de changer de Religion pour ne pas mettre leurs biens & leur vie en danger, & ceux qui leur avoient loué leurs maisons, les pressoient d'en sortir, de peur qu'elles ne fussent confisquées.

Mais ce mouvement s'appaîsa bien-tôt : car on sceut que l'intention du Cubo n'estoit pas qu'on empêchast les Japonnois de se faire Chrétiens : mais seulement qu'aucun Chrétien ne fût au service du petit Prince, parce qu'il ne feroit pas le serment accoutumé. Encore depuis cette Declaration, ayant esté interrogé si l'on exigeroit ce serment de ceux qui estoient auprès de luy, il répondit que cela n'estoit pas nécessaire. Mais ce qui dissipa tout-à-fait cet orage, fut le grand accueil que le Cubo fit au Pere Moregio Supérieur de la maison de Meaco en la place du

Pere Organtin : Car estant allé, selon la coutume, feliciter le Prince au commencement de l'année 1603. il en fut reçu en présence des Seigneurs de la Cour & d'un des Gouverneurs, avec des marques d'estime & de bienveillance extraordinaires. Ce Gouverneur voyant l'honneur que le Cubo faisoit au Pere, & qu'il n'ordonnoit rien contre les Chrétiens, fut obligé de révoquer les ordres qu'il avoit donné, & de laisser vivre les Chrétiens en paix.

A peine estoit-on hors de cette méchante affaire, qu'il en survint une autre plus fâcheuse : car c'est ainsi que Dieu veut que nous soyons toujours combattus de craintes & de traverses pour nous dégoûter de la vie, & pour nous obliger de recourir à luy. Il estoit arrivé à Nangasacki un vaisseau Portugais chargé de riches marchandises. Les Japonnois qui les acheterent se plainquirent à la Cour qu'on les avoit trompés, & que les denrées n'estoient pas bien conditionnées, ni de l'espece qu'on leur avoit fait accroire. Ensuite ils se déchaînerent contre les Portugais, contre les Peres, & contre les Chrétiens de Nangasacki, comme s'ils devoient répondre de toutes les friponneries des Marchands.

Cette affaire estoit d'autant plus delicate, que le Cubo y estoit intéressé, & comme on accusoit les Chrétiens de Nangasacki de tromperie & de mauvaise foy, on apprehendoit qu'il ne fût quelque Ordonnance funeste à la Religion. Sur ces entrefaites le Pere Jean Rodriguez arriva à Ozaca accompagné d'un des principaux Chrétiens de Nangasacki nommé Antoine Marayama, homme d'un grand sens & fort zélé pour la Religion. Ils venoient rendre visite au Cubo de la part des Portugais arrivés dans le vaisseau, & pour luy faire présent de choses fort curieuses. Ils apprirent dans la Ville ce qui se disoit à la Cour, & se preparerent à répondre aux plaintes qu'on leur devoit faire. Ils entrent donc dans le Palais, & y sont reçus par le Cubo de la maniere du monde la plus honneste & la plus obligeante. Il s'entretint long-temps avec le Pere sans luy parler de ce qui s'estoit passé à Nangasacki, & l'interrogea des curiositez d'Europe en présence des grands Seigneurs de sa Cour. Ensuite il luy donna son congé & luy dit qu'il desiroit le voir encore avant qu'il s'en retournast à Nangasacki.

Il y avoit dans la Salle parmi la Noblesse quantité de Bonzes de diverses Sectes, qui venoient faire leurs complimens au

XLII.
Nouveaux
troubles.

Cubo au commencement de l'année, & luy offrir leurs presens. Lorsque le Pere Rodriguez se presenta, les Gardes le firent aussi-tost entrer, & comme les Bonzes vouloient le suivre, ils furent repoussez honteusement, & on leur ferma la porte au nez, ce qui les pensa faire crever de dépit. Le bruit s'en répandit dans la Ville, ce qui donna beaucoup de consolation aux Chrétiens & de mortification aux Payens.

Cependant le Cubo qui estoit fort sage & discret, s'informa de ce qui s'estoit passé à Nangasacki, & des sujets de plainte qu'on formoit contre les Peres. Et ayant reconnu leur innocence, il fit des honneurs extraordinaires au Pere, lorsqu'il alla prendre congé de luy : Car les grands Seigneurs de la Cour estant debout, il le fit asseoir auprès de luy, & declara qu'il luy rendoit cet honneur en consideration de sa vertu, sçachant qu'il estoit un bon Religieux. Pour Tarazaba l'ennemi irreconciliable des Chrétiens, & l'auteur de cette avanie, il le chastia selon ses merites, luy ostant le Gouvernement de Nangasacki qui estoit le meilleur du Japon, & le donna à Antoine Marayama qui accompagnoit le Pere. Il nomma quatre des plus zelez Chrétiens de la Ville pour luy servir d'assesseurs.

Comme les changemens inopinez frappent vivement l'esprit & que les biens paroissent plus grands, à mesure qu'ils approchent des maux qui leur sont contraires, la joye que receurent les Chrétiens de voir un Gouverneur Chrétien en la place de leur persecuteur implacable, fut d'autant plus sensible qu'elle estoit inespérée. On en rendit des actions de grâces à Dieu, sans neanmoins insulter au miserable Tarazaba : Au contraire les Peres le visiterent dans sa disgrâce & luy firent tant d'honnêteté, qu'il disoit depuis ce temps-là mille biens des Chrétiens, & ne pouvoit assez admirer la charité des Peres qu'il avoit cruellement outragés : Tant il est vray qu'il n'y a point de meilleur moyen de se vanger d'un ennemy, que de luy faire du bien.

XLIII. *Etat de la Compagnie dans le Japon l'an 1603.* Au commencement de cette année 1603. il y avoit cent vingt-neuf Religieux de la Compagnie de JESUS au Japon, cinquante-trois Prestres, soixante-six autres qui ne l'estoient pas, divisez en deux Colleges, deux maisons & dix-neuf residences. Ils s'employoient tout au salut des ames, s'accommodant le mieux qu'ils pouvoient aux coutumes & aux manieres de vivre du Japon fort differentes des nostres. Ils assistoient aussi de leurs facultez les pauvres qui sont en grand nombre, & les personnes de qualité

lité qui avoient esté dépoüillez de leurs biens & privez de leurs Etats pour la Confession de la Foy.

Ce leur estoit une grande consolation de soulager la misere des pauvres, quoy qu'ils le fussent eux-mêmes, & ils n'attendoient plus qu'un vaisseau Portugais qui leur apportoit toutes les années quelques aumônes d'Europe, pour entreprendre de nouvelles Missions, & pour faire subsister tant de familles desolées : mais ce fonds leur fut enlevé cette année par des Armateurs Hollandois en cette maniere. Un grand vaisseau Portugais qui portoit au Japon de riches marchandises, & les charitez des Princes d'Europe pour la subsistance des Religieux de la Compagnie, estant arrivé à Meaco port de la Chine, les gens de l'équipage descendirent à terre pour se rafraîchir, & laisserent le navire dégarni de soldats, ne se défiant de rien : Mais des Pirates Hollandois l'ayant decouvert, vinrent fondre sur luy à force de voiles, & s'en estant rendus les maistres, l'emmenèrent à la veüe de toute la Ville & au grand regret de tous les gens de bien, qui voyoient avec un extrême déplaisir la perte que faisoient les Marchands Portugais & l'Eglise du Japon qui ne subsistoit que par ces charitez annuelles. Ce premier mal-heur fut suivi d'un second : car un autre bâtiment qui retournoit de la Chine & faisoit voile à Malaca plus richement chargé qu'aucun qui eût esté sur ces mers, fut pris par les mêmes Hollandois près le détroit de Siquapura. La perte de ces deux vaisseaux fut estimée plus d'un million d'or.

La nouvelle en estant venue au Japon, les Peres qui n'avoient aucun fonds dans le païs, & qui avoient pour ainsi dire tous les pauvres sur les bras, furent obligez de se retrancher de leur petit ordinaire & de se servir de leurs vieux habits pour se défendre de la rigueur du froid qui est grand en ce païs-là. Chacun embrassa avec joye cette occasion de pratiquer la pauvreté, se confiant en la bonté paternelle de Dieu, pour l'amour duquel ils avoient quitté tous les biens de la terre, & s'estoient exposez à tant de dangers. Mais ce qui leur causa une douleur extrême, c'est qu'ils furent obligez ensuite de renvoyer quantité de Catechistes & de Dogiques, & tous les enfans qu'ils élevoient dans les Seminaires pour n'avoir pas de quoy les nourrir. Celuy d'Arima estoit le plus considerable, car c'est de-là qu'on tiroit tous les Ecclesiastiques qu'on formoit à la Predication, & à tous les autres Ministres de nostre Religion. Il alloit estre dissipé

comme les autres, si le Roy d'Arima ne se fût chargé de l'entretenir. Il voulut néanmoins qu'on renvoyast ceux qu'on jugoit moins utiles à la conversion des Infideles, & il eût fait de plus grandes charitez luy & le Roy d'Omura, si la guerre du Corey, comme j'ay dit, & les fortereffes qu'ils estoient obligez de bâtir de nouveau n'eussent épuisé leurs finances.

Lorsqu'il fallut renvoyer les enfans qu'on avoit élevez depuis si long-temps dans les Seminaires avec tant de soins, de tendresses & de dépenses, & faire le choix de ceux qui seroient congediez, les Peres sentirent autant de douleur, que si on leur eût déchiré les entrailles. Ils ne pouvoient retenir leurs larmes, voyant ces pauvres enfans pleurer amèrement, & se jeter à leurs pieds pour estre conservez avec les autres. Ils s'offroient à jeûner toute l'année, à se contenter d'herbes pour leur nourriture, & à prendre la place des serviteurs domestiques, faisant les Offices les plus vils, & les plus rudes de la maison : Mais le Pere Valignan, qui estoit Superieur, ayant écrit de la Chine où il estoit alors, qu'on renvoyast une grande partie des Seminaristes, il fallut obeïr.

Les mêmes Peres ne furent pas moins affligez, de ne pouvoir assister plusieurs personnes de qualité qui avoient esté bannis pour la Foy, & qui s'estoient refugiez à Nangasacki, où ils ne subsistoient que par les charitez qu'on leur faisoit toutes les semaines.

XLIV.
*Martyre de
deux nobles
Japonois.*

Nous avons rapporté comme Canzagedono Roy de Fingo, avant que d'aller à la Cour, avoit obligé sa Noblesse de signer qu'ils renonçoient à la Religion Chrétienne, & que quelques-uns croyant le pouvoir faire exterieurement, pourvû qu'ils fussent toujours Chrétiens dans le cœur, avoient obeï aux volontez du Prince. Lorsqu'il fut de retour il apprit que ceux qui avoient signé, n'alloient point aux Pagodes, mais frequentoient comme auparavant les assemblées des Chrétiens. Pour s'assurer de la verité, il commande à un des Gouverneurs de Jateuxiro nommé Cancuzaimon, de faire comparoître devant un Bonze qu'il luy envoya, les Cavaliers qui avoient signé l'année precedente la Declaration qui leur avoit esté présentée, & de les obliger de mettre le Focexus sur leurs testes, pour marque qu'ils croyoient ce qui estoit contenu dans ce livre, avec ordre de faire mourir ceux qui refuseroient d'obeïr.

Plusieurs Cavaliers crurent encore qu'ils pouvoient rendre

cette obeïssance à leur Prince sans préjudice de leur Religion, & mirent ce livre abominable sur leur teste. Les autres encouragez par les lettres des Peres, resolurent de plutôt mourir que de commettre cette infidelité. Les plus considerables furent les trois Isiaques ou Gisiaques, qui estoient les Officiers de la Confrairie de la Misericorde. Lorsque cet Arrest leur fut signifié, ils s'assemblerent avec plusieurs autres dans la maison d'un brave Chrétien nommé Joachim, qui scela depuis la Foy de son sang, pour y faire les prieres des quarante heures, & pour se disposer au martyre.

Il y en avoit parmy eux deux d'une grande qualité & d'un mérite distingué. Le premier s'appelloit Jean Minami Gorosaimon; l'autre avoit nom Simon. Le Gouverneur qui estoit intime ami de Simon & qui l'aimoit passionnément, fit tout son possible pour tirer de luy quelque marque d'obeïssance aux volontez du Prince. Il luy en proposa trois, dont l'une suffisoit pour luy sauver la vie. La premiere fut, qu'il souffrit qu'un autre mît en son nom le livre sur sa teste. La seconde, qu'il trouvast bon que le Bonze allast de nuit chez luy, ou chez quelqu'un des Gouverneurs de la Ville, & qu'on y fit la ceremonie en secret. La troisieme, qu'il allast luy-même visiter le Bonze, & luy fist quelque present suivant la coutume du pais, sans luy parler de Religion.

Quelques Chrétiens jugerent que cette derniere action n'avoit point de venin, & qu'on la pouvoit pratiquer en conscience. Cependant Simon & Jean persisterent dans leur resolution de n'en rien faire, disant que toute sorte de soumission rendue à Canzagedono estoit illicite & criminelle, puisqu'il ne tenoit par là qu'à ruiner la Religion Chrétienne & à établir celle des Bonzes. Cancuzaimon voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur leur esprit, s'en alla trouver le Roy à une petite journée de Jateuxiro, pour luy rendre compte de tout, & l'appaiser s'il estoit possible.

Pendant son absence quelques gens apostez par un des Gouverneurs de la Ville, prirent Jean par force, & l'emporterent chez le Bonze, pour luy faire mettre le Focexus sur la teste. Sa femme qui avoit nom Madeleine le suivit, criant tout haut. *Prenez garde à ce que vous allez faire. Si vous manquez à vostre devoir, je ne veux jamais ni vous voir, ni vous parler, & je vous renonce pour mon époux.* Lorsqu'ils furent arrivez, le Bonze s'éleva sur une espede de thrône, & voulut mettre le livre superstitieux sur la

Qij

XLV.
*Martyre de
Dem Jean.*

teste de Dom Jean. Ce brave Cavalier qu'on tenoit comme lié & garotté, ne pouvant faire autre chose, cracha deux fois contre le Focuxus, & voulant protester de la violence qu'on luy faisoit, on luy ferma la bouche.

Comme on l'eut reporté chez luy, un des gens de Cacuzaimon alla sçavoir de luy, s'il estoit vray ce qu'on disoit, qu'il eût mit le livre sur sa teste. Dom Jean luy répond: *On m'a traîné par force chez le Bonze, cela est vray: mais je ne luy ay rendu aucun honneur, ni au Focuxus qu'il m'a présenté. Je suis Chrétien, & je veux mourir Chrétien, je vous prie de le faire sçavoir à vostre Maître.* Le domestique ne manqua pas d'écrire sur l'heure même à Cacuzaimon, & de l'informer de tout ce qui s'estoit passé. Jean craignant qu'il ne dissimulât la vérité, luy écrivit luy-même, & luy fit entendre qu'il n'y avoit rien au monde qui le pût faire changer de Religion. Il manda la même chose aux Peres de la Compagnie qui estoient à Nangasacki.

Cacuzaimon ayant appris la resolution de Jean & de Simon, en avertit Canzagedono, lequel transporté de fureur, commanda qu'on leur tranchât la teste, que tous leurs parens fussent crucifiés, & qu'ils fussent amenez à Cumamote pour estre exécutez. Le Gouverneur qui vouloit sauver son amy Simon, ou du moins luy prolonger la vie, luy dit: *Sire, il m'est facile de me saisir de Jean: mais Simon n'est pas un homme pour se laisser prendre. Il vendra bien cher sa vie, & vous y perdrez beaucoup de gens. Ne vaut-il pas mieux le surprendre & le faire mourir à Iateuxiro?* Le Roy le trouva bon. Le Gouverneur qui estoit bien persuadé que Simon ne se mettroit pas en défense: voulut par cet artifice luy épargner la honte d'estre conduit prisonnier à Cumamote, où Dom Jean fut mené. Aussi-tost qu'il y fut arrivé, le Gouverneur luy dit: *Je vous ay envoyés querir pour vous dire, que le Roy trouve fort mauvais que vous n'ayez pas suivi son conseil, ni obéi à ses commandemens. Vous sçavez l'intérêt que je prens à vostre conservation, & à celle de toute vostre famille. Je vous prie de faire reflexion sur les malheurs que vous allez attirer sur vous, & ne me donnez pas le déplaisir de vous faire sentir jusqu'où va l'indignation du Roy. C'est la dernière fois que je vous parleray de cette affaire. Donnez-moy, je vous en conjure, une réponse favorable, & ne m'obligez pas à vous traiter comme rebelle à vostre Prince.*

Le brave Cavalier après l'avoir remercié des bontez qu'il avoit pour luy, luy répond: *Seigneur, s'il ne s'agissoit que de mes biens &*

de ma vie, je les perdrais tres-volontiers pour le service de mon Prince: mais parce qu'il s'agit du salut de mon ame, & qu'on veut m'obliger de renoncer ma Religion, je vous declare que je ne puis faire ce que vous desirez de moy, & que mille morts ne me feront point trahir ma conscience. Je vous apporte ma teste pour gage de ma fidélité, & de la resolution où je suis de mourir Chrétien.

Cette réponse ne plut pas à Cancuzamon: Cependant il l'invita à dîner, esperant pendant le repas de gagner quelque chose sur son esprit. Mais ce fut en vain, car il le trouva toujours inébranlable. Après le repas il luy dit: *Je ne vous ay point encore déclaré nettement les volontez du Roy: mais je vous fais sçavoir à présent que si vous persistez dans vostre entêtement, vous allez perdre la vie, vous, vostre femme & vos enfans.* Le Cavalier sans s'étonner, luy répond que c'est ce qu'il desiroit passionnément, qu'il connoissoit le courage de sa femme & de ses enfans, & que c'estoit la plus agreable nouvelle qu'on leur pût porter.

Le Roy ayant esté informé de sa constance, ordonna qu'il fût mis à mort. On le mene donc dans une grande Salle, & on luy commande en entrant de quitter son épée. Il obéit & la donna à un de ses Pages. Estant passé plus avant, il rencontre trois soldats qu'il vit bien n'estre là que pour luy oster la vie. Comme il s'arrestoit, en voicy deux autres qui sortent de derriere une tapisserie le coutelas en main, & criant *Toi*, qui signifie commandement du Roy. Dom Jean les voyant, se met à genoux, leur tend le cou, & prononçant les saints Noms de Jesus & de MARIE, receut quatre coups qui luy abatirent la teste: Il mourut l'an 1603. âgé de trente-cinq ans. Il estoit du Royaume de Xamamote. Deux de ses Pages, dont l'un estoit Chrétien & l'autre Payen, emporterent son corps pour l'enterrer. Il fut depuis porté à Arima dans l'Eglise des Peres Jesuites. Nous verrons bien-tost le traitement qu'on fit à toute sa famille.

La mort de Dom Jean fut suivie de celle du brave & vaillant Capitaine Dom Gifioie Simon. Cacuzaimon avant que de partir de Iateuxiro pour aller informer le Roy, fit les derniers efforts pour tirer de luy quelque marque d'obéissance; car c'estoit, comme j'ay dit, son meilleur ami, & sa vie luy estoit aussi chere que la sienne. Il fut donc chez luy, où il le trouva avec sa mere, s'entretenant de la mort de Dom Jean. A peine fut-il entré, que faisi de douleur, il se mit à pleurer sans luy pouvoir dire une seule parole. Dom Simon attendri par ses larmes, ne put aussi re-

tenir les siennes, & ils demeurèrent quelque temps en cet estat sans se pouvoir parler, que par leurs gemissemens & leurs sanglots. Enfin Cacuzaimon ayant fait effort sur son esprit, s'adresse à la mere de Dom Simon, & luy dit : *Madame, je m'en vais à la Cour pour informer le Roy selon le devoir de ma Charge. Puisque vostre fils ne veut pas suivre le conseil du meilleur de ses amis, vous qui estes sa mere & qui avez toujours passé pour une Dame sage & prudente, commandez-luy de donner au Roy quelque marque de soumission. Vous voyez qu'il y va de sa vie & de la vostre, & qu'il attirera avec soy la ruine de toute sa famille. Conservez-luy cette vie que vous luy avez donnée, conservez la vostre, conservez celle de sa femme & de ses enfans, & ne m'obligez pas à tremper mes mains dans le sang de celui que j'aime plus que moy-même.*

La mere de Dom Simon se sentit un peu attendrie par ce discours : Cependant s'élevant au dessus d'elle-même & reprimant tous les sentimens de la nature, elle luy répond fort sagement : *Monsieur, s'il ne s'agissoit que des affaires de la terre, on ne pourroit pas suivre de meilleur conseil que le vostre : mais comme il s'agit de perdre ou de gagner des biens éternels, il n'y auroit pas de prudence à preferer une vie misérable qu'il faut perdre bien-tost, à une vie heureuse qui ne finira jamais. J'envie le bon-heur de mon fils, & je m'estimerois la plus fortunée de toutes les meres, si je pouvois luy tenir compagnie.* Cacuzaimon qui ne s'attendoit pas à une telle réponse, entra dans une telle colere contre cette Dame, qu'il luy dit mille duretez & beaucoup de paroles injurieuses. Puis s'adressant à Dom Simon, il luy dit qu'il alloit trouver le Roy, & qu'il l'informerait de l'entretien qu'ils avoient eu ensemble.

Nous avons dit que le Roy l'avoit condamné à perdre la teste avec Dom Jean, & que le Gouverneur fit en sorte qu'il ne fut pas executé au lieu où estoit la Cour. Le même jour que Dom Jean fut mis à mort, Cacuzaimon partit sur le tard de Cumamote & arriva sur le minuit à Jateuxiro. Il envoya sur l'heure même querir Joxivava Gifioie homme de qualité, & luy dit : *Scachez, Monsieur, que le Roy a condamné Dom Simon à la mort. Vous estes son parent & son ami, c'est pour cela que vous luy couperez la teste dans son logis. Portez-luy cette lettre qui contient l'Arrest de sa condamnation, & le traitez avec toute l'honnesteté possible. Ne manquez pas à executer les volontez du Roy.*

Gifioie ayant reçu cet ordre, se transporte sur l'heure même chez Dom Simon, & trouvant les portes fermées parce

qu'il estoit nuit, il heurta si long-temps qu'elles luy furent ouvertes. Il le trouva en prieres, & après luy avoir fait la reverence, il luy témoigna la douleur qu'il avoit d'estre chargé d'une commission fâcheuse : Sur quoy il luy presenta la lettre du Gouverneur. Dom Simon l'ayant lue, luy dit transporté de joye : *Monsieur, vous ne pouviez pas m'apporter une meilleure nouvelle. Voulez-vous bien me donner un peu de temps pour me préparer à la mort ?* Gifioie luy ayant accordé ce qu'il desiroit, il entre dans une autre chambre, où il se prosterne devant une Image de nôtre Seigneur couronné d'épines. Après avoir esté quelque temps en prieres, il passe dans une autre chambre où sa mere & sa femme reposoient, & leur fit part de la bonne nouvelle qu'il venoit de recevoir.

Ces Dames qui estoient préparées à ce coup n'en parurent pas étonnées, mais se levant aussi-tost, commandent à leurs serviteurs de chauffer de l'eau pour donner à laver à Dom Simon, (c'est une ceremonie que les Japonnois observent, lorsqu'ils sont invitez à un festin.) Cependant comme il sçavoit que ses biens feroient confisquez, de peur qu'on n'accusast ses domestiques d'avoir soustrait quelque chose, il fait l'inventaire de ses meubles, & l'attache à la porte de chaque chambre. Après quoy il se lave, & s'estant revêtu de ses plus riches habits, comme s'il alloit aux nopces, il prend congé de sa mere, de sa femme & de tous ses valets, à qui il fit un present considerable, & donna de bons avis.

Ce fut à ce dernier Adieu que sa mere & sa femme avec tous les serviteurs, vaincus par la douleur, verserent des larmes en abondance, & poussèrent des sanglots qui luy perçoient le cœur. *Quoy donc,* leur dit-il, *est-ce là prendre part à mon bon-heur ? M'enviez-vous la Couronne du martyre ? Où est vostre Foy ? Où est vostre vertu & cette constance Chrétienne que vous avez fait paroistre jusqu'à présent ?* Ce discours les remit un peu, principalement sa femme qui avoit nom Agnes. Cette belle & noble Dame se jetant à ses genoux, le pria instamment de luy couper les cheveux : *De peur,* disoit-elle, *que si je vis après vous, on ne croye que je veuille me remarier.* Dom Simon s'en voulant excuser, luy dit que cela n'estoit pas necessaire, & qu'après sa mort il luy seroit libre de prendre tel parti qu'elle voudroit. *O Monseigneur,* s'écrie Agnes, *je n'auray jamais d'autre Epoux que vous. J'en fais vœu devant Dieu, & je ne me leveray point que vous ne m'ayez accordé la*

grace que je vous demande. La mere de Dom Simon, dont la vertu égaloit celle des Felicitéz & des Symphoroses, voyant sa belle fille déterminée à se consacrer à Dieu, pria son fils de faire ce qu'elle desiroit. Il le fit pour luy obeir, & luy coupa les cheveux.

Après quoy il pria Gifioie de faire venir les trois Gifiaques, Joachim, Jean & Michel, afin qu'il eût la consolation de les voir avant que de mourir. Cette grace luy fut encore accordée. Dès lors qu'ils furent entrez dans son logis, Dom Simon leur dit d'un visage riant: *Mes freres, ne suis-je pas heureux de pouvoir estre Martyr de JESUS-CHRIST? Qu'ay-je fait pour meriter cette grace? Que puis-je faire ou souffrir pour reconnoître un si grand bien-fait? Il est vray, Monsieur, répondit Joachim, que vous estes heureux: Nous vous supplions de prier Dieu quand vous serez arrivé au Ciel, qu'il nous fasse participans de vostre gloire. Je le feray volontiers, repliqua Simon, & il est fort probable que vous ne tarderez pas long-temps à me suivre.*

Après leur avoir prédit ce qui leur arriva, ils se mirent tous à genoux, sa mere, sa femme, & les trois Gifiaques. Simon recita tout haut le *Confiteor* & trois fois le *Pater* & l'*Ave*. Après ces Oraisons vocales, il demeura quelque temps dans le silence, s'entretenant interieurement avec Dieu; puis ayant fait allumer des cierges & apporter l'Image du Sauveur dont nous avons parlé, il prend sa mere d'une main & sa femme de l'autre, & leur dit: *Madame, je vous dis le dernier adieu. Je ne vous verray plus dans ce monde, mais j'espere bien-tost vous revoir dans l'autre. Je marche le premier pour vous frayer le chemin. Je prieray Dieu qu'il vous fasse participant de mon bon-heur, & qu'il vous appelle au plutôt à son Paradis.* Il leur dit plusieurs fois qu'elles le suivroient bien-tost, avant qu'il scût qu'elles fussent condamnées à la mort.

Ces nobles Dames faisant triompher la grace de tous les sentimens de la nature, luy dirent d'une constance heroïque, qu'il n'y avoit que cette esperance qui pût adoucir leur douleur, & qu'elles le prioient de leur obtenir de nostre Seigneur la grace de mourir comme luy. Après s'estre embrassés fort tendrement, & versé beaucoup de larmes, Dom Simon s'achemina en leur compagnie à la Salle où il devoit estre executé. Michel marchoit le premier portant un crucifix. Joachim & Jean estoient à ses costez, ayant deux flambeaux en main. Dom Simon suivoit vêtu d'une

belle

belle & grande robe de soye, tenant sa mere d'une main & sa femme de l'autre. Après luy venoit Gifioie, & les domestiques fermoient cette marche, accablez de tristesse & fondant en larmes.

Estant arrivez à la Salle, le Martyr se met à genoux & se prosterne devant l'Image du Sauveur, pour l'amour duquel il alloit perdre la vie. Michel qui tenoit le Crucifix se met vis-à-vis de luy avec les deux Confreres à ses costez. Sa mere qui avoit nom Jeanne & Agnes son épouse, se retirent quelque peu en arriere séparées l'une de l'autre. Ayant tous fait le signe de la Croix & recité encore tout haut le *Confiteor* & trois fois le *Pater* & l'*Ave*, un Gentilhomme nommé Figida Jorofuqui qui avoit depuis peu de jours renoncé la Foy, entre brusquement dans la Salle pour dire adieu à Dom Simon, & voyant cet appareil tragique, fut frappé d'un tel étonnement, qu'il demeura quelque temps sans mouvement & sans parole. Dom Simon le voyant, luy témoigna qu'il estoit bien aise qu'il fût témoin qu'il mouroit pour la Foy qu'il avoit renoncée. Ensuite il tire son Reliquaire de son coût qu'il donne à sa mere, & fait present à sa femme de quelques grains benis qu'il portoit sur soy. Figida revenant à soy, & touché de la mort d'un si grand Capitaine, jette de grands cris, loüe sa constance & deplore son mal-heur. *Ne me plaignez point, luy dit Simon, je suis au moment le plus fortuné de ma vie. Plaignez-vous même vostre mal-heur, puisque vostre infidelité vous rend l'objet de la haine de Dieu, & vous précipitera infailliblement dans les Enfers.* Figida ne pouvant souffrir les reproches de son ami & de sa conscience, & n'osant aussi declarer ses sentimens devant l'Officier de la Justice, le pria de luy donner un grain beni pour gage de son amitié. *Si vous me promettez, luy dit Simon, que vous renoncerez au culte des faux-Dieux & que vous rentrerez au giron de l'Eglise, je vous accorderay ce que vous me demandez. Sans cela je ne le puis pas.* Figida luy ayant promis qu'il le feroit, il luy donna le grain qu'il luy restoit, & se remit en prieres, ravi de joye d'avoir fait une si belle conquête avant que de mourir.

Le Martyr ayant mis ordre à tout, prend congé de la compagnie, & s'estant recommandé à Dieu, abbat luy-même le collet de sa robe, fait une profonde reverence à l'Image du Sauveur touchant le pavé de son front, puis s'estant relevé, prononce les sacrez Noms de JESUS & de MARIE, & tend le coût au Cavalier, qui d'un coup luy abbatit la teste. Elle tomba auprès de Joa-

chim qui la prit aussi-tôt & la mit sur la sienne pour marque de respect. Toute la Salle en même temps retentit de cris lamentables que pouffoient les assistans. Il n'y eut que sa mere & sa femme qui parurent comme insensibles.

La mere fut la premiere qui s'approcha du corps de son fils, & prenant sa teste, la baïsa plusieurs fois en disant : *O belle teste ! ô chere teste qui es maintenant couronnée de gloire ! ô fortuné Simon qui as esté assez heureux pour donner ta vie à celui qui t'a donné la sienne ! Mon Dieu qui avez sacrifié vostre Fils unique pour mon amour, recevez le sacrifice de mon fils unique qui vient de s'immoler à vostre gloire.*

Après la Mere vint Agnes, qui baïfant aussi respectueusement la teste de son cher époux, & l'arrosant de ses larmes, luy dit avec beaucoup de tendresse & de sanglots. *Enfin me voilà satisfaite, j'ay un époux Martyr & qui est maintenant au Ciel. O fortuné Simon ! ô glorieux Martyr ! qui regnez maintenant avec Dieu, souvenez-vous de vostre épouse desolée, & m'appellez au plutôt au Ciel pour y voir & louer Dieu éternellement avec vous.* C'est ainsi que mourut Dom Gifioie Simon pour la confession de la Foy âgé de trente-cinq ans, le neuvième jour de Decembre 1603. Il estoit du Royaume de Taximiro. Le Cavalier qui luy avoit coupé la teste, la porta à Cacuzaimon, qui de peur de déplaire à son Roy, viola les droits de l'amitié & sacrifia à son ambition cette sainte & innocente victime. Cacuzaimon l'envoya aussi-tôt à Cumamote, où elle fut mise avec celle de Dom Jean vis-à-vis la sentence de leur condamnation qu'on avoit affichée à un lieu public. Les Gifiaques mirent le corps dans un cercueil qui fut porté depuis à Nangasaqui, & placé honorablement dans l'Eglise du Noviciat de la Compagnie.

XLVII.

Mar yredes
saintes Da-
mes, Jean-
ne, Agnes,
Madeleine
& du fils
adoptif de
Jean Goro-
saimon.

Les saintes Dames Jeanne & Agnes s'estant retirées dans leurs chambres, Figida les fut voir & les trouva baignées dans leurs larmes, ce qui l'étonna fort. *Quoy, leur dit-il, Mesdames, vous avez vu mourir Dom Simon avec tant de constance, & maintenant qu'il est mort vous vous abandonnez à la douleur ?* Elles luy répondirent, qu'elles ne pleuroient pas sa mort, mais de ce qu'elles estoient encore en vie, & qu'elles apprehendoient de n'estre pas jugées dignes de souffrir le martyre. Figida plus surpris qu'auparavant, ne pouvoit assez admirer le courage & la vertu de ces saintes femmes, & pour les consoler, leur dit qu'elles pourroient bien-tôt avoir l'accomplissement de leurs desirs, puisque Made-

leine veuve de Dom Jean estoit condamnée à la mort. *Car vous ne devez pas, leur dit-il, vous attendre à estre mieux traitées qu'elle.* Cette nouvelle les réjouit si fort, qu'elles se mirent aussi-tôt à genoux pour en remercier Dieu, & depuis ce temps-là on ne vit aucune marque de tristesse sur leur visage.

Les trois Gifiaques estant entrez dans leur chambre pour les consoler, les trouverent pleines de joye, & elles leur en dirent la cause. Ensuite elles les remercièrent des bons offices qu'ils avoient rendus à Dom Simon. Puis leur ajoûterent : *On nous assure que nous devons aussi bien-tôt mourir pour la Foy. Si ce bon-heur nous arrive, nous vous supplions de ne nous pas abandonner, mais de nous assister jusqu'au dernier soupir.* Quand le Soleil fut levé, ces saintes Dames ne doutant pas que ce jour ne fût le dernier de leur vie, se mirent en prieres, & reciterent les Litanies de la sainte Vierge devant une de ses Images. Elles estoient si contentes, que les Payens qui gardoient le corps de Dom Simon en estoient dans l'admiration : Mais ce qui les combla de joye, fut que Cacuzaimon leur accorda la grace qu'elles luy demandèrent, qu'elles pussent mourir avec la vertueuse Dame Madeleine veuve de Dom Jean, qui estoit mort le jour precedent pour la Foy.

On l'amena chez elles sur le soir, avec un petit enfant de sept à huit ans nommé Lotiis, qui estoit fils du frere aîné de Dom Jean & qu'il avoit adopté n'ayant point d'enfans de Madeleine son épouse. Lorsque ces saintes Dames se trouverent ensemble, elles s'embrasserent tendrement, & versant des larmes de joye, elles remercièrent Dieu de la grace qu'il leur faisoit, de les vouloir bien recevoir en sacrifice. *Quel bon-heur pour nous, s'écrierent-elles, de mourir sur une croix comme nostre Sauveur ? C'est notre cher Simon, disoient Jeanne & Agnes, qui nous a mérité cette grace. Et moy, disoit Madeleine, j'en suis redevable aux prieres de Jean mon glorieux époux.* Ensuite se tournant vers Lotiis son petit fils qui estoit condamné à mourir avec elles, elle luy dit : *Mon fils nous allons au Ciel trouver vostre Pere. Quand vous serez en croix les bras étendus, n'oubliez pas de dire jusqu'à la mort, JESUS MARIA.* Le petit luy répond, *je n'ay garde de m'en oublier, ma chere mere. Je le prononceray tant que je seray en vie.* Madeleine voyant la resolution de ce petit innocent, le baïsa tendrement, & ne put s'empêcher de verser des larmes.

Le Gouverneur attendit qu'il fût nuit pour les mener au lieu du supplice, apprehendant quelque tumulte du peuple, si on les

faisoit mourir de jour. Quand tout estoit dans le silence, il les fit avertir qu'elles se disposassent à partir. Elles le firent par quantité de prières. Puis sortirent du logis vêtus de leur plus belles robes. Agnes en sortant, pria Joachim de luy porter le tableau de JESUS couronné d'épines, & présenté aux Juifs par Pilate, devant lequel son cher Simon estoit mort.

Elles trouverent à la porte trois Norimonds ou Palanquins, dans lesquels les Dames de qualité se font porter par deux hommes. Le Gouverneur les fit tenir prests, pour marquer l'honneur qu'il portoit à la mere & à la femme de Dom Simon son ami, & parce qu'elles estoient toutes trois nobles & fort delicates. Le petit Louis entra dans celuy de sa mere. Les trois Gifiaques les suivirent. Jean accompagnoit Agnes, Joachim Jeanne, Michel Madeleine. Lorsqu'elles approcherent du lieu du supplice, la Dame Agnes dit à Jean: JESUS mon Sauveur allant au Calvaire, marchoit à pied tout fatigué qu'il estoit: & moy miserable que je suis, je me feray porter en litiere? Elle fit beaucoup d'instance pour descendre: mais Jean qui l'accompagnait l'en empêcha, disant que les Gardes ne le permettoient jamais, parce que le Gouverneur l'avoit ainsi ordonné.

XLVIII.
Mort de
Jeanne,
mere de
Dom Simon.

Enfin estant arrivées au lieu de l'exécution où il y avoit quatre croix dressées, Joachim prit le crucifix en main, & Jean l'Ecce homo de Dom Simon, & allumant des flambeaux, les presenterent à ces saintes Dames. Elles se mirent à genoux pour adorer leurs croix, & remercièrent nostre Seigneur de l'honneur qu'il leur faisoit de les élever sur l'Autel où il s'estoit sacrifié pour le salut de tous les hommes.

La premiere qui fut mise en croix, fut la sainte Dame Jeanne, mere de Dom Simon. C'estoit une femme d'un courage & d'une vertu heroïque. Elle le fit bien paroître en faisant cette priere aux bourreaux. *Quand mon Sauveur, dit-elle, fut mis en croix, on luy perça les mains & les pieds, & on luy fit souffrir de tres-cuisantes douleurs. Je desire passionnément l'imiter autant que je le pourray: C'est pourquoy je vous prie de ne me point épargner, mais de me faire sentir toute la rigueur du supplice. Serrez-moy le plus étroitement que vous pourrez les bras & les jambes. Pour le cou je vous supplie de me le laisser un peu libre, afin que je puisse continuer mes prières, & declarer mes dernieres volontés à mes amis.*

On fit ce qu'elle desiroit, & alors cette sainte Dame animée

d'un zele divin, se voyant assise dans la Chaire de la verité, fit un petit discours à toute l'assemblée qui estoit accouruë en foule pour assister à leur supplice. *Messieurs & Mesdames, leur dit-elle, vous me voyez en un estat où je ne voudrois pas mentir, puis-que je suis presté à mourir, & que je m'en vais rendre compte à Dieu de toutes mes actions & de toutes mes paroles. Or je vous proteste de bonne foy qu'il n'y a point de Loy au monde dans laquelle l'homme se puisse sauver que dans la Chrétienne. C'est pourquoy je vous prie de tout mon cœur d'ouvrir les yeux à la verité & de renoncer au culte de vos faux-Dieux. Et vous mes freres & mes sœurs qui avez reçu le saint Baptême, perseverez dans la Foy, & que la mort que vous nous voyez souffrir ne vous épouvante pas. Il n'y a rien de plus doux que de mourir pour celuy qui a donné sa vie pour nous.*

Elle voulut continuer son discours, mais l'Officier de Justice craignant qu'il n'excitast quelque mouvement dans l'esprit de ceux qui l'entendoient, prend sa Lance & luy en porta un grand coup dans le costé, sans toutefois le percer. La Sainte s'écria deux fois: *Le fer n'est pas bien affilé.* Et comme elle prononçoit à haute voix JESUS MARIA, l'Officier redoublant son coup, luy porta sa lance dans le costé gauche, avec telle roideur, que le fer passa au travers de l'épaule droite. Un fleuve de sang dégorgea aussi-tost de sa playe, & son ame bien-heureuse s'envola au Ciel.

La seconde qui fut crucifiée après elle, fut la sainte & incomparable Dame Madeleine femme de Dom Jean. Les Ministres de la Justice la serrant avec beaucoup de force pour ne pas manquer leur coup, au lieu de s'en plaindre elle rendit de très-humbles grâces à Dieu du tourment qu'on luy faisoit souffrir: mais ce n'estoit rien au prix de la douleur qu'elle sentoît, de voir son petit fils Louis qu'on alloit faire mourir devant ses yeux. Ce pauvre enfant voyant qu'on lioit sa mere, se vint luy-même presenter aux bourreaux pour estre attaché en croix comme elle. Quelqu'un alors luy dit: *Mon fils ne craignez-vous point la mort? Vous en voilà bien proche.* Non, répondit l'enfant, je ne la crains point: *Je veux mourir avec ma mere.*

Alors les bourreaux le saisirent & le lierent à la petite croix, qui fut plantée vis-à-vis celle de sa bonne mere. Comme on le serroit un peu trop fort, l'enfant jeta un petit cry, qui attendrit si fort le cœur du President, qu'il ne put retenir ses larmes, & commanda qu'on lâchast un peu la corde. Ce petit innocent étant

XLIX.
Mort de
Madeleine
& de son
fils Louis.

élevé en l'air, avoit toujours les yeux arrestez sur sa mere, & elle les siens sur son fils. La mere luy disoit : *Mon fils nous nous en allons au Ciel : ayez bon courage, dites toujours JESUS MARIA.* L'enfant les prononçoit & la mere les repetoit, faisant ensemble un concert de pieté qui ravissoit les Anges & qui tiroit les larmes des yeux de tous les assistans.

Ayant esté quelque temps en cet estat, un bourreau leve sa lance & la porte dans le costé du petit Louïs. Le fer ayant glissé, on ne sçait par qu'elle aventure il manqua son coup : mais s'il épargna l'enfant, on peut dire qu'il perça le cœur de sa mere. Elle eut grande apprehension que ce coup ne l'eût effrayé : C'est pourquoy elle luy cria aussi-tost : *Mon fils Louis, courage, dites JESUS MARIA.* Michel qui assistoit la mere, accourut incontinent au fils, & l'exhorta puissamment à perseverer jusqu'à la mort.

C'est une chose admirable, que cet enfant ne parut point étonné de ce coup ; qu'il ne jetta aucun cry, qu'il ne versa aucune larme, & qu'il ne donna aucune marque de douleur ; mais attendit froidement que le bourreau prît mieux ses mesures, & qu'il redoublât son coup. Il ne le manqua pas la seconde fois, mais le perça d'outre en outre. C'est ainsi que ce petit agneau fut sacrifié, & mourut comme nostre Seigneur sans se plaindre, & sans ouvrir la bouche en presence de sa mere.

Cette Dame desolée souffroit des agonies mortelles, voyant son petit Louïs si mal-traité devant ses yeux. Le bourreau qui venoit de l'exécuter, s'approcha d'elle la lance à la main, dont le fer estoit encore tout chaud & tout degoutant du sang de cette innocente victime. Après l'avoir un peu considerée, il la perça de ce fer sous la mamelle droite, qui luy osta en même temps & la parole & la vie.

L.
La mort de
la Dame
Agnes.

Il ne restoit plus que la belle Agnes, qu'on avoit reservée la dernière pour achever & consommer ce beau sacrifice. Lorsqu'elle fut sortie de son Norimond, elle se mit à genoux auprès de sa croix, & remercia nostre Seigneur tout haut de la grace qu'il luy faisoit de pouvoir luy sacrifier sa vie sur le bois qu'il avoit consacré par sa mort. Ayant fait sa priere, elle appella les Officiers de la Justice pour l'attacher à sa croix : mais pas-un n'osa ni l'approcher, ni la toucher. Ils estoient si saisis de douleur, qu'ils avoient comme perdu l'usage de leurs membres. Elle eut beau les appeller, ils estoient immobiles comme des statues, & ne

pouvoient faire autre chose que de soupirer & de verser des larmes. La sainte Dame s'estant apperceuë de leur foiblesse, s'étendit elle-même sur la croix, & s'accommoda le plus décemment qu'elle put. Mais il falloit la lier & l'élever en haut, & pas-un des Officiers ne le voulut faire quelque commandement qu'on leur en fit.

Quelques Idolâtres qui estoient là presens, poussés partie par l'esperance de quelque profit ; partie par le zele de leur fausse Religion, s'avancerent d'eux-mêmes, & sans en avoir commission la lierent fortement & l'éleverent en haut. Ce fut alors que tous les assistans éclaterent en pleurs & en soupirs, voyant une jeune Dame si noble, si delicate, si sage & si modeste, attachée en croix & prestée à mourir sans avoir commis d'autre crime que d'avoir esté fidelle à Dieu. Les uns la regardoient d'un œil de compassion, & fendoient en larmes ; Les autres détournoient la veuë de ce spectacle qui leur fendoit le cœur. Elle cependant regardoit le Ciel & prioit sans relâche en attendant le coup de la mort. Mais personne ne se presentoit pour le luy donner : De sorte que les mêmes qui l'avoient liées, furent obligez de prendre les lances des bourreaux, & comme ils ne les sçavoient pas manier, ils luy porterent quantité de coups avant que de la blesser à mort. Pendant cette boucherie, elle regardoit devotement l'*Ecce homo* que Jean luy presentoit, & prononçoit devotement les saints Noms de JESUS & de MARIE. Enfin estant frappée au cœur, elle rendit son esprit à Dieu. Ce martyre arriva le 9. Decembre 1603.

Plusieurs Chrétiens après la mort de ces saintes Dames, baiferent leurs croix, couperent le bout de leurs robes, & recueillirent de leur sang pour le conserver. Les trois Gisiaques prirent soin que leurs visages fussent couverts, & leurs corps décemment vêtus. Les Peres de la Compagnie desiroient les avoir : mais Canzagedono pour intimider les Chrétiens, ordonna qu'ils fussent un an en croix : C'est pourquoy ils prirent les Gisiaques de préparer quatre caisses, & de mettre dedans les os de chaque Martyr à mesure qu'ils tomberoient. Ce qui fut fait, & ils furent portez à Nangasacki en l'Eglise de la Compagnie de Jesus.

Trente soldats qui gardoient le corps de Dom Simon la nuit qu'il eut la teste coupée, déposerent avoir vû cette nuit même, une grande lumiere qui venoit d'en-haut, & qui brilloit sur sa maison avec plusieurs autres merveilles qui ne sont pas marquées

dans le recit qui en a esté envoyé du Japon. Plusieurs autres personnes dignes de foy ont attesté qu'elles avoient vû une clarté merveilleuse sur les corps des quatre Martyrs, au point qu'ils rendirent leur esprit à Dieu. L'histoire de leur Martyre fut écrite par l'Illustrissime Evêque du Japon Louïs Cerqueira, & envoyée à nostre Saint Pere le Pape & au Roy d'Espagne. C'est de ses lettres que nous l'avons tirée.

LI.
Conversion
d'un jeune
Cavalier.

Le sang de ces Martyrs ne fut pas plûtoſt répandu, qu'il fit comme germer quantité de Chrétiens. Ceux qui avoient renoncé la Foy, demanderent pardon à Dieu & furent reconciliez à l'Eglise; ceux qui estoient chancelans furent raffermis, & ceux qui estoient fermes, conceurent un desir incroyable de souffrir le martyre. Il y eut même des Payens, qui voyant la joye & la constance des Martyrs se convertirent: entr'autres celui qui coupa la teste à Dom Simon. Il estoit son parent, & s'appelloit Jeciva Gifoie: Car comme nous avons remarqué, ce n'est point une chose infame au Japon de faire mourir un criminel: au contraire c'est une marque d'amitié & de courage, & les Nobles se font honneur d'un employ si vil & si décrié parmi nous.

Ce jeune Gentilhomme s'estant trouvé à l'entretien qu'eut Cacuzaimon avec Dom Simon, fut surpris de la fermeté inébranlable de ce saint Martyr: Car le Gouverneur qui l'aimoit, comme nous avons dit, fit son possible pour luy persuader de dissimuler sa Religion pour un temps, & ne pouvant gagner cela sur son esprit, il le conjura de se retirer dans le Royaume de Fingo, luy offrant de le faire évader secrètement, & se chargeant de toutes les mauvaises affaires que sa fuite luy pourroit attirer. Il luy presenta même une grosse somme d'argent pour faire son voyage: mais Dom Simon l'ayant remercié de tous ses bons offices, luy déclara qu'il ne perdrait pas pour tous les biens du monde la belle occasion qui se presentoit de souffrir le martyre, & qu'il ne sortirait pas du lieu où il estoit, quand on luy presenteroit le Royaume de Fingo. Cacuzaimon le voyant déterminé à mourir, se retira au coin de la chambre pour pleurer à son aise, & Dom Simon fit le même de son costé. Le jeune Jeciva voyoit cette Scene tragique, & connoissant l'esprit & le jugement de Dom Simon, il conclut dans luy-même qu'il falloit que sa Religion fût la veritable, puisqu'il la préferoit à sa propre vie, & qu'il se faisoit un plaisir de mourir pour sa défense. Cependant il s'acquitta de sa commission; mais après sa mort il se retira à Nangasaqui, se fit instruire

par

par les Peres, & fut baptisé par l'Evêque, à qui il donna le coute-las dont il avoit tranché la teste à Dom Simon.

Cazucaimon au contraire, voyant que le zele de la Foy luy avoit fait perdre son ami, en devint furieux comme une beste feroce à qui on enleve ses petits, & prit resolution de venger sa mort sur tous les Chrétiens. Or comme les trois Gifiaques s'étoient distinguez dans cette tragedie par leur zele & par leur pieté, il les fit arrester, & mettre en prison, resolu de les crucifier aussi. Les braves Chrétiens furent ravis d'avoir trouvé ce qu'ils desiroient & ce qu'ils cherchoient depuis si long-temps avec tant de passion; mais leur heure n'estoit pas encore venue: Car pendant que Cazucaimon travailloit à leur procès, il fut disgracié luy-même, privé de son Gouvernement, & rappelé à Cumamoto pour rendre compte de sa conduite. Ainsi les Gifiaques furent tirez de prison, & mis en liberté: Nous verrons comme ils signalerent leur Foy par le sacrifice de leur vie.

